

## ÉPIÏRE

D'UN MALHEUREUX A SON CHIEN.

Par LÉGER.

De mon réduit gardien sûr et fidelle,  
 Toi dont les soins ont pour moi tant de prix,  
 Toi des amis parfaits le plus parfait modèle,  
 Médor, c'est à toi que j'écris,  
 Des biens que m'enleva la fortune inhumaine,  
 Quand tu me restes seul pour adoucir ma peine,  
 Je te dois ce tribut : du sein de la douleur,  
 Écrire à Pamitié, c'est rêver le bonheur.  
 Il fut un temps, Médor, où l'opulence  
 Autour de ton maître adoré  
 Semoit le faste et l'abondance.  
 D'un peuple de valets je mechois entouré ;  
 Des mets les plus exquis ma table étoit couverte :  
 Chez moi tout respiroit l'éclat et les grandeurs ;  
 Et, comme à tout venant ma bourse étoit ouverte,  
 Je ne manquois pas d'emprunteurs.  
 A la ville aujourd'hui, demain à la campagne,  
 Parmi les festins et les jeux,  
 Ma main dans le cristal fumeux  
 Faisoit pétiller le Champagne.  
 On me trouvait charmant, on citoit mes bons mots,  
 Tous mes jours se marquoient par des plaisirs nou-  
 [veaux.  
 Je n'avois qu'à vouloir ; dispensateur des grâces,  
 Je donnois, à mon gré, les emplois et les places.  
 Je ne pouvois former un seul désir  
 Sans trouver des amis ardents à le saisir.  
 De tous côtés, une cohorte  
 De protégés et de flatteurs,  
 Pour obtenir quelques faveurs,  
 Nuit et jour assiégeoient ma porte.  
 Et (tant chez les humains, malgré leur vanité,  
 La bassesse et toujours auprès de la fierté),  
 Pour être inscrit sur mes tablettes,  
 Il l'en souvient, Médor, on te faisoit la cour :  
 Les riches, les puissants du jour,  
 Ne t'abordoient jamais sans t'offrir des gimblettes.  
 Si, parfois, avec toi, dans nos cercles brillants,  
 Sans trop déroger à l'usage,  
 J'allois passer quelques instants,  
 La porte à notre aspect s'ouvroit à deux battants ;  
 Et tandis qu'à longs traits, enivré de l'hommage,  
 Je savourois l'encens que je me croyois dû,  
 Sur un riche cousin mollement étendu,  
 Médor, à mes côtés, sembloit un personnage :  
 Ah ! Combien les temps ont changé !  
 Aujourd'hui ton malheureux maître,  
 De protecteur devenu protégé,  
 Chaque jour se voit méconnoître :  
 Depuis que le cruel destin,  
 Qui des foibles mortels se joue,  
 Sans nul espoir de lendemain,  
 M'a mis au plus bas de sa roué,  
 Aux regards d'un proscrié de sa grandeur déchu,  
 Adulateurs faux et perfides,  
 Amis, valets, paronts avides,  
 Ainsi qu'une ombre ont disparu :  
 Je ne vois que des cœurs de glace  
 Profanant le nom d'amitié ;  
 L'ostime au mépris a fait place,  
 Et le respect à la pitié.  
 D'un être infortuné qu'un sort aveugle inmole,  
 Pour eux le malheur est un jeu ;  
 L'ambition est leur idole,  
 Et l'intérêt seul est leur dieu,  
 Ceux mêmes qui, pour m'être utiles,  
 Quand je n'avois besoin de rien,  
 Auroient, adorateurs serviles,  
 Et de leur temps, et de leur bien,  
 Fait sans effort le sacrifice,

Avec plaisir semblent m'humilier  
 Pour réclamer quelque léger service,  
 Vais-je, en tremblant, les supplier,  
 Au mois de juin comme en décembre,  
 On me reçoit dans l'antichambre,  
 Et tu restes sur l'escalier.  
 Mais pourquoi me plaindre des hommes ?  
 Au sort commun, je suis soumis :  
 En tout temps, en tout lieu, comme au siècle où  
 nous sommes,

La fortune, en fuyant, emporta les amis.  
 Il en est cependant de vrais et de fidelles,  
 On le dit, je le crois ; d'autres l'ont éprouvé.  
 Mais, en souffrant du sort les atteintes cruelles,  
 Doublement malheureux, je n'en ai pas trouvé.  
 Que dis-je ? Ah ! bon Médor, pardonne,  
 Aigri par les revers, trop prompt à m'affliger,  
 A l'aspect des ingratis, lorsque mon sang bouillonne,  
 Puis-je, ingrat à mon tour, à ce point l'outrager ?  
 Oh, non !... Sans répandre des larmes,  
 Je ne me souviendrai jamais  
 Du jour affreux et plein de charmes  
 Où d'un prix si touchant tu payas mes bienfaits.  
 Pour un emploi d'assez faible importance,  
 Dont son appui me promettoit le don,  
 Un favori de la puissance  
 Me parut de Médor subalterner l'abandon :  
 Solliciteur encor novice,  
 Je voulois m'épargner ce triste sacrifice ;  
 Mais en moi mon esprit flottoit irresolu :  
 Le vœu d'un homme en place est un ordre absolu.  
 Aussi, soit crainte de déplaire,  
 Soit besoin de crédit, soit espoir de faveur,  
 Soit aveuglement, soit terreur,  
 Pour un bienfait douteux, donnant un vrai salaire,  
 Je cédaï. Mais, hélas, dans le fond de mon cœur  
 Il se prolonge encor cet accent de douleur,  
 Ce long gémissement que Médor fit entendre,  
 Quand, le désespoir dans les yeux,  
 Seul, je m'éloignai de ces lieux  
 Où des amis je laissois la plus tendre :  
 De quel trait je fus déchiré,  
 Quand, prêt à franchir la barrière,  
 Je vis des pleurs amers sillonner la paupière ?  
 D'un sentiment plaintif ton regard pénétra  
 Sembloit me dire : « Eh quoi, ta rigueur m'abonne !  
 « Peux-tu bien, sans flécher, te séparer de moi !  
 « Si tu m'exiles loin de toi,  
 « Malheureux, pour t'aimer tu n'auras plus per-  
 sonne ! »

Par cette affreuse idée, interdit, atéré,  
 De ce funeste lieu je sors désespéré :  
 Je fuis... Mais le dirai-je ? Un fardeau plus pénible,  
 En pesant sur mon cœur, vient l'accabler encore.  
 Je connoissois Médor, bon, fidelle, sensible ;  
 Mais l'aisance bientôt aura séduité Médor :  
 De la détresse à l'abondance  
 Il a trop, près de moi, mesuré la distance.  
 Au milieu des festins nombreux,  
 Des mets exquis et savoureux  
 Que va lui prodiguer la superbe opulence,  
 Pourra-t-il regretter le pain de l'indigence ?  
 Je porterai vers lui des regards superflus ;  
 Dans une heure Médor ne me connoitra plus.  
 Errant au hasard par la ville,  
 Sans pouvoir échapper au chagrin qui me suit,  
 Succombant sous l'effort d'une marche inutile,  
 À mon réduit j'arrive avec la nuit.  
 Tout à coup avec violence,  
 Par un bras inconnu je me vois assailli ;  
 D'une secrète horreur mes sens ont tressailli ;  
 J'étois sans armes, sans défense :  
 Je résiste pourtant ; mais, dans l'ombre surpris,